

ENQUÊTE EN PRUSSE RHENANE, PAR PAUL ADAM

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.960 — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.
Pierre Lafitte, fondateur.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON
20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 0273 — 0275 — 15.00.

TOUTE PERSONNE QUI

| | | |
|--|--|---|
| le VENDREDI 27 DÉCEMBRE 1918 | aura vécu 9.954 JOURS EXACTEMENT | et dont GONTRAN, ANGELE GUSTAVE ou CLOTHILDE est le prénom habituel |
|--|--|---|

recevra à titre gracieux un abonnement
d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée
dans nos bénéfices de 1919.

LES TROUPES FRANÇAISES EN BULGARIE ET EN TURQUIE



OFFICIERS FRANÇAIS DEVANT LE PALAIS DU TSAR FERDINAND



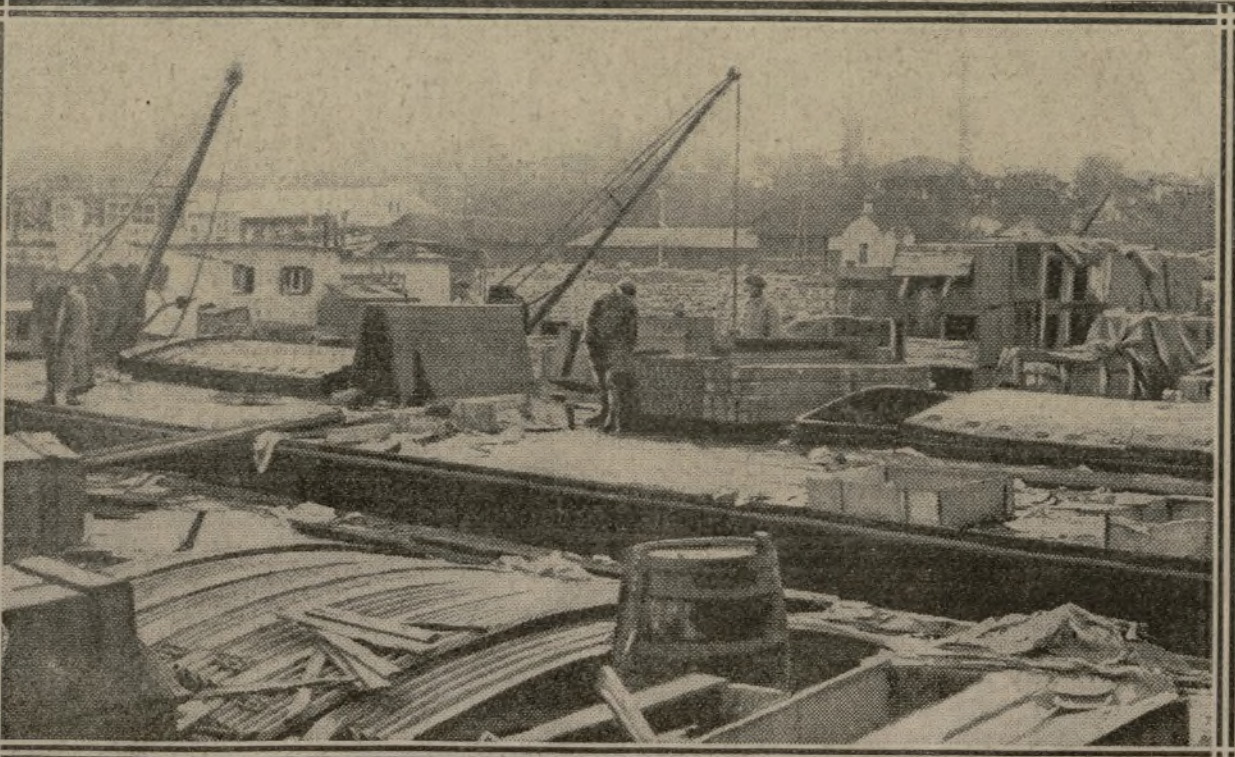
LE GÉNÉRAL NEREL ET SON ESCORTE ENTRENT A KUSTENDIL



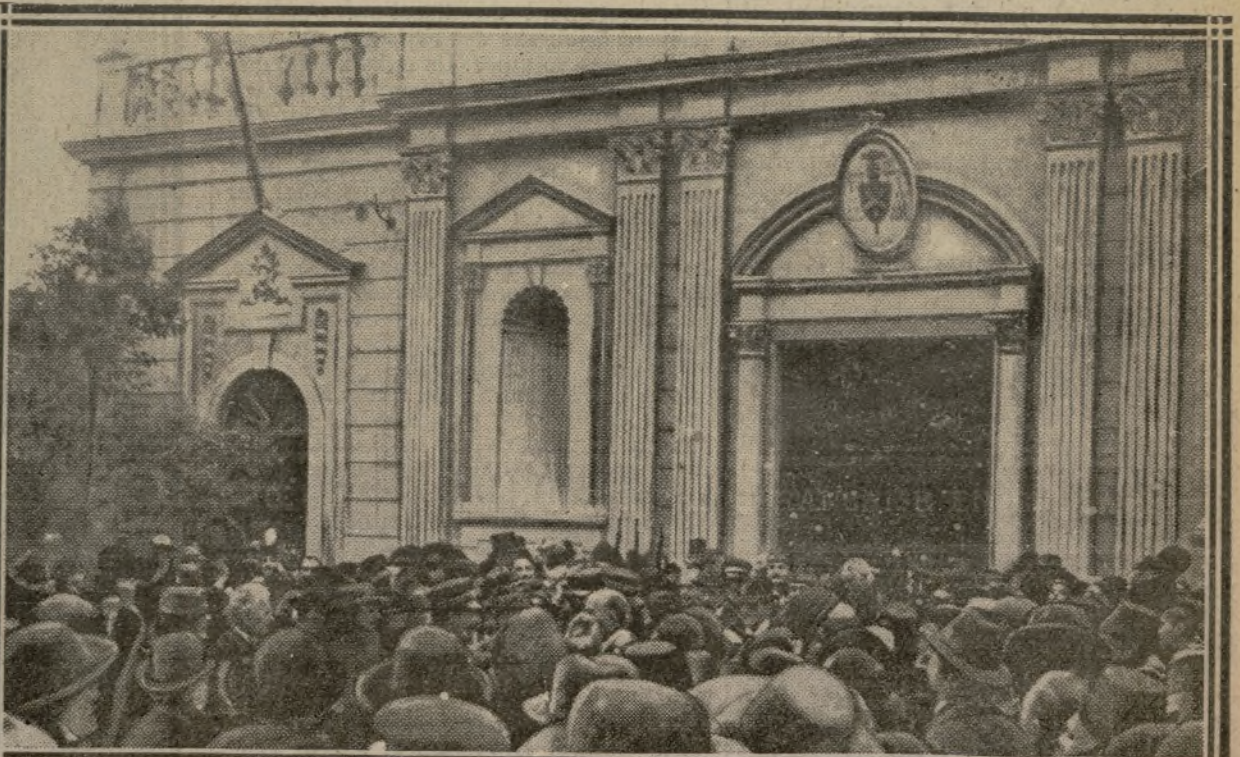
RUE PAVOISÉE DE DRAPEAUX ALLIÉS A CONSTANTINOPLE



LE GÉNÉRAL CHRÉTIEN, CHEF DE LA MISSION FRANÇAISE EN BULGARIE



PÉNICHES AUTRICHIENNES CAPTURÉES SUR LE DANUBE



LE GÉNÉRAL BUNOUST ET L'AMIRAL AMET A CONSTANTINOPLE

Nous publions les premières photos de l'occupation française en Bulgarie et en Turquie : on remarquera surtout une rue du quartier européen de Péra, à Constantinople, curieusement pavoisée de drapeaux français, hellènes... et même turcs ; à côté, le gé-

ral Chrétien, à son Q. G. de Sofia ; derrière lui, son chef et son sous-chef d'état-major ; puis, des péniches de ravitaillement prises par nous aux Autrichiens et amenées à San-Palanka, en Bulgarie ; enfin, la sortie de l'église du Saint-Esprit, à Constantinople.

ENQUÊTE EN PRUSSE RHÉNANE (4)

LA HAINE HISTORIQUE ET L'ACCORD PRATIQUE

On a dit la magnifique entrée de nos troupes dans Mayence, où le général Mangin, si jeune en dolman noir, cur-lotte rouge, ce costume traditionnel des généraux français, présentait, tout illuminé de sa propre gloire, les divisions bleues au général Fayolle, et comment celui-ci reçut, ensuite, au château des Electeurs, puis admonestés les notables de la ville. Imaginez cette quinzaine de messieurs allemands, leurs figures géométriques, leurs redingotes. Voyez leur rang immobile devant le chef français qui, marchant de long en large, tel un Bonaparte en colère, leur rappelle la dévastation de nos provinces, les forfaits des soudards teutons. La salle est haute, trop blanche, ornée de reliefs à la mode en 1750, et ces quinze malheureux demeurent là, rigides, en deuil, avec leur prélat violet, sous les reproches du général Fayolle, très droit, très énergique, très noble. Après chacune de ses phrases, le sabre au fourreau, qu'il maintient par la poignée, heurte les reflets du lustre sur le plancher luisant. Le général parle de représailles légitimes. Les notables se redressent encore. Il crie : « Vous les redoutez ! Je le sais ». Ils se forcent à l'insupportable. Il annonce que les soldats de France ne voudront pas exercer de vengeances. Et cette affirmation semble pire qu'une insulte en face de ces lamentables gens. Elle marque une telle distance entre la sauvagerie des Germains et la civilisation des Latins, de ceux présents, sveltes et bleus, couronnés de galons, généraux, colonels, état-major dans la posture réglementaire, correspondants de guerre attentifs, qui représentent ici l'âme de la nation.

« Cela ne fut point la guerre ! » proclame le général Fayolle. « Ce fut le vol à main armée ! » Le prélat essuie une larme de rage. Les notables ont blémi sous le portrait ancien de l'Electeur en cuirasse et en perruque. Leur honte reste tout éclairée par le lustre étincelant, par la blancheur de cette ample et haute salle aux rares chaises de pourpre debout contre les murs. Présidents des assemblées provinciales, bourgmestre, doyen de l'église évangélique, régents des banques, rabbin, évêque, conseillers privés, ils tâchent, chauves ou coiffés, glabres ou barbus, vieillards ou jeunes hommes, géants ou nains, de se faire dignes sous la véhémence de l'accusation. La plupart réussissent à paraître insensibles : de vraies têtes de bois. Pentagones à barbiches, hexagones à moustaches, mufles prognathes, masques de sages antiques : ces figures frémissent à peine. Gantées de brun, les mains se crispent un peu sur le bord des chapeaux à la soie bien flâttée pour la cérémonie. Une sorte de elubman à l'allure cavalière écarlate discrètement un pleur dans le coin de son orbite gauche.

Le général Fayolle a terminé. L'officier-interprète qui laisse l'armée ennemie pour servir sous nos drapeaux traduit à tue-tête. Transmis dans cet idiome lourd, brutal, chuintant, ce réquisitoire devient un terrible outrage. La voix de l'interprète augmente la portée offensive des passages les plus durs. Mieux que la note, la langue allemande insulte et châtie. Même les siens.

Le pis fut le silence qui succéda dans la haute salle. Sous les yeux du portrait historique à cuirasse et à perruque, ce rang de civils en costumes affreux persistait, immobile, avec ses figures vieillies, devant ce groupe d'officiers brillant, la victoire aux visages. Charitablement, le général Mangin parla pour assurer que, gouverneur de la région, il veillerait à la permanence des transactions commerciales et de la production agricole et industrielle, de l'enseignement, de toute la vie publique. Entre nos soldats leur présentant les armes, honneur dérisoire, sur les marches de l'escalier, cette file de prêtres, de professeurs, de banquiers, d'administrateurs s'en fut, après la révérence de chacun devant nos généraux.

Quel esprit emportait de là cette élite d'une grande ville opulente et savante ? On comprendra que je taise les noms des personnes qui me répondirent, et que leurs opinions, à peu près sincères, désigneraient à la vindicte ultérieure des pangermanistes. Je tenterai simplement de résumer ici, en quelques mots, de longues conversations, et les sentiments parfois contradictoires qu'elles m'ont exprimés, selon la foi, les études, les intérêts de mes interlocuteurs, de ces jeunes hommes tout rosés, sarcastiques, de ces vieillards barbus et doctes, positifs.

Tous, les femmes surtout, craignaient la venue des Français. Elles eussent préféré l'occupation anglaise ou américaine. Les soldats de ces nations n'ont pas vu leurs pays ravagés par la guerre, leurs cités, leurs églises détruites. Au contraire, nous leur apparaissions, dans ces demeures où le billet de logement nous installe, comme la statue du Commandeur au festin de Don Juan. L'indulgence de nos officiers, la bonne grâce de nos soldats ne rassurent qu'à demi. Dans l'avenir cela ne changera-t-il point ? Et puis le Français reste pour les Germains l'ennemi héréditaire. Le soir, si l'on pousse la discussion, sous la lampe, votre partenaire finit toujours par l'avouer : les Allemands haïssent la France plus que les autres peuples, car elle s'oppose, depuis le temps romain, à l'extension « normale » de l'empire vers la Manche et l'Atlantique ; car elle s'est toujours alliée à ses adversaires ; sauf de rares exceptions ; car « elle ne veut pas nous comprendre ».

Donc, à la base, une haine historique contre la France-Nation, cela dans le salon comme à la brasserie, au bureau comme au carrefour. Haine bien marquée, à Wiesbaden, par le refus opiniâtre du bourgmestre, qu'on invitait à recevoir, sur le seuil de la mairie, le général Leconte.

A côté de lui, néanmoins, le président du gouvernement provincial, un très riche industriel qui fabrique les gaz asphyxiants des armées tudesques, reçut poliment le général, écouta, les larmes aux yeux, dans le Rathaus, avec les autres notables, sous les portraits de ses empereurs défunts et de son impératrice exilée, le réquisitoire fort éloquent de notre chef de corps, et lui promit l'assistance des conseils pour les besoins de l'armée d'occupation. Sans préjuger de son opinion personnelle, ce bel homme à la redingote neuve, au gilet blanc, aux guêtres de nankin, paraissait plutôt appartenir à la catégorie des objectivistes qui reconnaissent la valeur indéniable du fait accompli. Il pense que les Allemands, contraints de payer les dégâts de la catastrophe, peineront sous d'effroyables impôts, désormais. Le prolétariat, exaspéré tout à l'heure par la cherté des choses, grondera, se mutinera. Ce sera la révolution, peut-être le bolchevisme. Et quelle terreur ce mot provoque en pays rhénan ! Au contraire, sur les territoires occupés par les troupes françaises, dans une République rhénane séparée de l'Empire, les impôts seront moindres ; le prolétariat se pourra contenter ; l'industrie, le commerce et la banque prospéreront. Obligés de vivre sous nos drapeaux, ces objectivistes s'en accommoderaient. Beaux joueurs, ils le déclarent sans trop d'hésitation. Ils ont perdu. Ils payeront. A Mayence, dès notre arrivée, les sept journaux se réunirent en un syndicat, dont le président se mit en rapports spontanément avec notre centre d'informations. Des passants, habitués à notre langue, nous demandaient, dans Mayence comme dans Wiesbaden, aux heures mêmes où nos brigades prenaient possession de ces villes, comment s'y prendre pour obtenir une situation d'interprète, d'intermédiaire, de courtier, entre notre gouvernement militaire et les pouvoirs municipaux ou les fournisseurs indigènes. La plupart déjà s'évertuaient pour gagner sur notre victoire.

Cela n'empêche pas tel autre de vous répéter, en ricanant sous leurs lunettes d'or, qu'avant tout ils sont Allemands, qu'ils auront, en ce siècle, leur revanche, que, plus intelligents, plus savants, ils inventeront des moyens nouveaux pour nous anéantir, si notre surveillance leur interdit la fabrication des armes actuelles. Un monsieur, ventripotent et pieux, m'a cité la Bible, Moïse, les sept plaies qui décimèrent les Egyptiens. Il compare les chimistes, les biologistes d'Heidelberg, de Bonn, de Berlin, au prophète d'Israël. Quant aux dames, jeunes ou âgées, elles soutiennent que notre faible descendance ne résistera point à leurs millions d'enfants. C'est joué. C'est réglé. Toute objection leur fait hausser les épaules. Les politiques prétendent qu'ils civiliseront les Russes à leur bénéfice, dès demain ; qu'ils enrégimenteront leurs multitudes, et que nous sommes incapables, nous, de restaurer la puissance moscovite. Eux la restaureront tout à l'heure. Parfaitement. Déjà les Allemands prisonniers de guerre, demeurés là-bas en quantité, commencent la tâche, la mènent à bien. Ce raisonnement m'a paru le plus dangereux, en effet, pour notre quiétude.

Chose surprenante, les économistes rhénans ne critiquent pas nos facultés d'organisations. Ils pensent que nous saurons régir pertinemment leurs destins économiques pendant les trente ou quarante ans de l'occupation. Ils ne demandent qu'à s'associer à nos industries, à nos banques, qu'à produire, vendre, acheter avec nous. Ils proposent contrats, cartels et trusts. Leur imagination de négociants vise à conquérir tôt les marchés de l'Ouest, si nous leur fermons les marchés de l'Est. Ils sont prêts pour ce changement de direction. Certains écrivent là-dessus des rapports, des mémoires, des volumes. Ils entretiennent une revanche immédiate, la reprise économique des forces perdues par la guerre.

Cette guerre ! Ils ne s'en expliquent pas la fin : « Cet été, s'écrient-ils, nous étions en pleine victoire. Vous voici sur la rive droite du Rhin maintenant ! Au mois d'août, quand nos officiers, revenus en permission, annonçaient la défaite, nous les insultions. Nous ne voulions pas les croire. Jamais l'Allemagne ne pouvait être vaincue. Jamais ! Il a fallu le nombre des Américains... Votre victoire de la Marne ? C'est une « blague », une « blague bien française » ! Il n'y a pas eu de victoire sur la Marne. Ni en 1914, ni en 1918. C'est le blocus qui nous a réduits, enfin, par la disette intérieure. Nos armées restent invincibles... Et cependant la Grande-Allemagne est anéantie... pour un temps ! » Les dames, à ces mots, se mettent à pleurer. Les hommes pâlisent et vieillissent. Ils vouent à la potence anglaise, à la guillotine française les fauteurs du désastre : le kaiser, le kronprinz, Tirpitz, Ludendorff... oh ! surtout Ludendorff.

Par contre, Hindenburg, s'il le veut, sera demain le dictateur de la République allemande. A lui va toute la dévotion, va tout le fanatisme des riches, des intelligents, des pauvres. Il est le Messie.

Paul ADAM.

(1) Voir Excelsior des 23 et 25 décembre.

POUR RÉSOUDRE LA CRISE DES TRANSPORTS

LE NORD DE LA FRANCE RAVITAILLÉ PAR AVIONS

L'utilisation rationnelle des avions de bombardement permettrait d'assurer le ravitaillement de plus de 200.000 personnes.

Le gouvernement français vient de décider d'utiliser les avions de bombardement dans le but de ravitailler les régions libérées, et plus particulièrement les régions du Nord.

Les habitants de ces régions sont, en effet, dans une situation pénible, par suite des difficultés que rencontrent les autorités à leur faire parvenir les denrées nécessaires à leur alimentation, car les Allemands, en battant en retraite pendant leurs défaites successives, ont fait sauter en de nombreux endroits les routes, les voies ferrées et les ponts, dont la réfection exige beaucoup de temps.

Dans ces conditions, les denrées n'arrivent quotidiennement que lentement et de façon insuffisante.

L'idée du gouvernement de se servir d'avions pour assurer une partie du ravitaillement des populations du Nord est donc excellente et doit être couronnée de succès, car l'expérience de la guerre a montré les services que les avions peuvent rendre en matière de ravitaillement.

Au mois de novembre 1917, pendant notre offensive du Chemin-des-Dames, plusieurs compagnies allemandes qui avaient reçu l'ordre de tenir coûte que coûte furent rapidement encerclées. Pour leur permettre de résister plus longtemps des avions ennemis s'envolèrent de l'arrière des lignes avec des paniers contenant des conserves, de l'eau, du pain KK, de la choucroute ; une fois au-dessus de leurs camarades, ils piquèrent vers le sol et laisseront tomber de faible hauteur les paquets de victuailles retenus dans leur descente par de petits parachutes. Les soldats allemands de tenir plus longtemps.

En Mésopotamie, en Palestine, en Macédoine, l'utilisation des avions pour le ravitaillement fut particulièrement fréquente, et rendit de grands services.

Or, actuellement, nos avions de bombardement sont inemployés par suite de la cessation des hostilités. Les appareils anglais et américains sont dans la même situation.

Il nous sera donc facile de disposer d'un certain nombre de ces avions pour le ravitaillement.

Nous avons aussi à notre disposition les avions de bombardement allemands que nos ennemis nous ont remis, en exécution de l'armistice. Les Allemands avaient en service 25 escadrilles de ce type, dont 2 d'avions géants. Chaque escadrille possédait 6 appareils, ce qui représente au moins 100 avions livrés.

Les appareils allemands de bombardement étaient presque tous des triplaces A. E. G. Friedrichshafen, ou gothas. Ils sont susceptibles de transporter, avec trois hommes, 450 litres d'essence et 600 kilogrammes de bombes. Leur charge utile, à l'heure actuelle, peut donc atteindre près de 800 kilogrammes, un seul pilote étant suffisant, et la quantité d'essence à emporter pouvant être réduite, puisque l'appareil a la faculté d'atterrir en route pour se ravitailler en essence en des points déterminés, le cas échéant.

Les avions allemands, joints aux nôtres, nous permettent de disposer d'une force de 200 appareils capables de marcher, par roulement, à raison de 100 par jour. Il suffit, avant de les mettre en service, d'aménager à la place des lance-bombes des chambres de chargement.

De cette façon, il serait possible de transporter, chaque jour, au moins 80.000 kilos de denrées, en choisissant les plus indispensables à la vie, c'est-à-dire de la farine, du sucre, du beurre, des légumes secs et des conserves. Il serait ainsi facile d'apporter dans les régions encore sans communications appréciables avec le reste de la France de quoi ravitailler 200.000 personnes par jour, en faisant parvenir par la voie des airs 50.000 kilos de farine, 5.000 kilos de sucre, 5.000 kilos de beurre ou de graisse, 15.000 kilos de légumes secs et 5.000 kilos de conserves.

Cet appoint, joint à celui que fournissent actuellement les trains et les camions, améliorerait, sans aucun doute, grandement le sort des populations du Nord de la France.

UN DÉPARTEMENT PILLÉ PAR L'ENNEMI

LA VISITE DE M. POINCARÉ AUX VILLES DES ARDENNES

Le président de la République, au cours de son voyage, s'est arrêté à Sedan, Mézières, Charleville, Rethel et Vouziers.

M. Raymond Poincaré a passé sa journée de Noël dans les Ardennes, ce malheureux département envahi dès le début de la guerre, et qui n'était pas entièrement libéré à la signature de l'armistice. Accompagné de MM. Lebrun, ministre des Régions libérées ; Gérard, Fayot, Lucien Hubert, sénateurs ; Dozy, Demoulin, Charpentier et Bosquette, députés du département, il a visité Sedan, Mézières, Charleville, Rethel et Vouziers.

La population de Sedan leur a réservé, malgré l'insouciance du temps, un accueil chaleureux.

La bienvenue à l'Hôtel de Ville fut souhaitée à M. Raymond Poincaré par M. Grandpierre, premier adjoint, remplaçant le maire mobilisé.

M. Raymond Poincaré rappelle que Sedan, dont les sentiments d'attachement à la patrie n'ont jamais été mis en doute par la France, a été la ville la plus éprouvée pendant l'Année terrible, et qu'elle a vu « se terminer par la capitulation le plus sombre drame de l'histoire de France ».

Après ce discours, fréquemment applaudi, le président de la République a visité la ville, et s'est ensuite rendu à Mohon, la grande cité industrielle, où il annonça à la municipalité que le chemin de fer sera probablement rétabli dans quelques jours, puis à Mézières, où il fut reçu par le général Maistre, commandant d'armée ; M. Brabant, député des Ardennes, et les représentants de la municipalité.

A l'issue du déjeuner qu'il a offert, à Mézières, aux représentants du département et aux notabilités de la ville, le président de la République a gagné à pied Charleville, où le maire, M. Bouchez-Lebeuvre, et le président de la chambre de commerce, M. Faure, se font l'écho des populations ardennaises, qui ont un besoin urgent de l'appui des pouvoirs publics pour reprendre la vie normale.

M. Raymond Poincaré répond qu'aucun des problèmes posés par les événements ne sera négligé par le gouvernement.

Rethel est visité alors que la nuit est déjà tombée. C'est un des endroits les plus dévastés : trois maisons sur cent sont intactes. Soixante-trois pour cent ne sont plus que des ruines.

Vouziers est la dernière étape du voyage présidentiel. Le tiers de la ville environ est complètement détruit, et les autres maisons ont subi d'importants dégâts.

M. Raymond Poincaré exprime à l'adjoint au maire, M. Pierrard, et aux habitants, toute sa sympathie et celle des pouvoirs publics.

A 10 h. 30, il prend congé des habitants de Vouziers et reprend son train pour Paris, où il est arrivé, hier matin, à 8 heures.

A partir du dimanche 29 décembre

EXCELSIOR

publiera

La Vallée de la Peur

Grand roman inédit

Nouvelle et émouvante incarnation de

SHERLOCK HOLMES

LE CÉLÈBRE HÉROS DE

CONAN DOYLE le grand romancier anglais

Traduction de Louis LABAT

Retenez EXCELSIOR à partir du 29 décembre

LA REPRISE ÉVENTUELLE DES COURSES

L'hippodrome d'Auteuil est prêt. Ce que fut le sort des chevaux que leurs performances rendirent célèbres avant la guerre.

Aujourd'hui aura lieu la réunion, provoquée par le ministre de l'Agriculture, du comité consultatif des courses « à l'effet d'étudier les questions que soulève la reprise éventuelle des courses ».

L'impression d'ensemble des grandes sociétés sportives dont l'effort se consacre à l'amélioration de la race chevaline eût été intéressante à recueillir avant même que l'on eût connu les résultats de la réunion du comité consultatif.

Mais la Société d'Encouragement, que préside le prince A. d'Arenberg, se renferme dans une réserve absolue. Le secrétaire veut bien, toutefois, nous répondre que le sort des courses se décidera à l'instigation du ministre de l'Agriculture, et que nous serons fixés aujourd'hui même. Alors, n'est-ce pas ? il sera temps d'envisager l'action.

A la Société des Steeple-Chases, en l'absence du président, S. A. le prince Murat, M. Eek, l'aimable secrétaire général, nous fait la même observation. Il veut bien, cependant, nous fournir ces quelques détails :

— Si la décision du ministre était favorable à une reprise, lui demandons-nous, l'hippodrome d'Auteuil serait-il en état ?

— On pourrait y courir quand on le voudra. Je veux dire que s'il nous était permis de reprendre les épreuves à l'époque normale, soit du 15 février au 15 décembre, selon les limites de notre code, tout serait prêt. Cet état favorable vient de ce que les pistes d'Auteuil ont été sauvegardées. Vous n'ignorez point que les bestiaux les occupaient en 1914. Mais, dès longtemps, les occupations ne se sont portées que sur les parties qui n'intéressent pas les pistes. De sorte que celles-ci ont pu être maintenues en parfait état.

— L'hôpital de la Croix-Rouge américaine n'occupe-t-il pas actuellement les pelouses ?

— Sans doute. Mais le démantèlement de l'hôpital est déjà commencé ; on peut prévoir qu'avant longtemps les pelouses seront, elles aussi, entièrement libres. Il y a encore, sur le champ de courses, l'imprimerie du Congrès. Mais elle est en terrain neutre, hors les pistes et les pelouses. Donc, aucune opposition matérielle.

— Pour le terrain, mais pour les chevaux ?

— Certes, il y aura moins de chevaux, au début. Mais toutes les sociétés ont réalisé, pendant la guerre, un effort considérable pour maintenir l'élevage, permettre le classement, la soudeuse, et faire, en un mot, que l'institution ne subisse pas d'interruption préjudiciable. C'est le sens des épreuves de sélection.

— Quel fut, au cours de la guerre, le sort des chevaux si souvent victorieux sur votre hippodrome ?

— Beaucoup ont été réquisitionnés ou achetés par les remontes. Ils servirent de montures aux grands chefs de la guerre, aux généraux et aux maréchaux de la victoire. Récemment encore, le maréchal Pétain n'a-t-il pas fait son entrée triomphale à Strasbourg monté sur Monsieur Monastir !

« Nombreux sont aussi les chevaux de courses dont la dernière performance s'accomplit sur les champs de bataille, entre autres Lord Loris, le dernier vainqueur du dernier Grand Steeple-Chase d'Auteuil, en 1914. Son cavalier, le brave petit Alec Carter, le premier des jockeys d'obstacles, est tombé au champ d'honneur avec gloire.

— Revenons-nous les « illustrations » de jadis ?

— Les chevaux d'autrefois ? En 1914, c'étaient, pour la plupart, des chevaux de quatre ans. Ils en ont maintenant neuf. Nous ne reverrons donc plus beaucoup de ceux-ci. Ce sera, sur notre champ d'Auteuil, une nouvelle génération, une nouvelle pléiade, de nouveaux noms à rendre fameux. — HENRI SIMONT.

| | | |
|--|--------------------------|------------|
| Le N° 0.10 | POUR LES ENFANTS SAGES | Le N° 0.10 |
| Achevez AUJOURD'HUI | | |
| Le Bon Point Amusant | | |
| Numéro spécial de Noël | | |
| 12 pages illustrées dont 4 en couleurs | | |
| GRAND CONCOURS | | |
| doté de 1000 fr. de prix en espèces | | |
| En vente chez tous les libraires | | |
| Abonn. 1 an 8 fr. 50-60 | Abonn. 1 an Départ 7 fr. | |



M. POINCARÉ SORT DE L'HOTEL DE VILLE DE CHARLEVILLE

Le président de la République vient de visiter les villes libérées des Ardennes, en compagnie des représentants du département. Il s'est arrêté notamment à Sedan, à Mézières, à Charleville, à

Rethel, à Vouziers. Le voici au moment où, entouré des notabilités du pays, il sort de l'hôtel de ville de Charleville pour aller constater les dégâts causés par les bombardements allemands.

LES CONTES D'EXCELSIOR

"SIC TRANSIT GLORIA MUNDI"

PAR

EDOUARD SERPETTE

Pour Guy.

C'était la nuit du 10 au 11 novembre 1918. Les brumes de Moselle, si comparables aux brumes de Meuse, que ton papa, tant de longues nuits, supporta avec résignation, s'épaississaient dans la vallée et sur Metz : la tranquillité régnait sur la ville, comme, souvent, dans l'énervement de l'autisme, l'être inquiet se tient coi, concentrant son espoir en quelque finitude fabuleuse qui l'affranchira de l'impitoyable destin. Mais la pensée veillait : les soixante-douze heures données pour la réponse aux conditions de l'armistice s'égrainaient sans remission, et on savait, d'intuition, autant que de rapports directs, qu'il était nécessaire pour l'armée allemande d'accepter les clauses imposées ; la manière de démission de l'empereur, rendant son tablier à l'heure critique où son peuple allait exiger des comptes, et désertant son poste avec une lâcheté dont pas un de ses soldats ne se serait rendu coupable, était une indication suffisante. Donc, les bonnes âmes de Metz priaient avec confiance pour que leur arrivât la grande joie.

Il y avait aussi une certaine agitation à la cathédrale. Le clocher interceptait des messages variés et contradictoires ; ses pauvres pierres sans espérance de gloire se reprenaient à croire à une justice ; peut-être le drapeau tricolore allait-il bientôt flotter de nouveau haut. Au portail, dans l'obscurité opaque de l'état de siège, un conciliabule s'était tenu : trois personnages en manteaux flottants avaient causé longtemps de choses mystérieuses ; leurs accoutrements étaient étranges, d'ailleurs, et n'étaient le caractère exclusif d'héros de la légende, on eût juré trois Juifs Errants. Dans leurs mouvements rares et mesurés, on remarquait surtout un geste vers un des montants du portail ; peut-être organisaient-ils une décoration de l'édifice ou conspéraient-ils pour sa destruction. Ils semblaient vraiment s'évanouir au pas martelé d'une patrouille prussienne. Et tu n'aurais jamais su, Guy, ce qu'ils étaient devenus, tant cette disparition fut mystérieuse.

Cependant, le clocher eut un frémissement, et la nouvelle, sans retard, se répandit dans tout l'édifice ; on m'a même raconté qu'un vieux drapeau français, abandonné avec intention par le sonneur dans un escalier condamné, avait appris la chose et s'était déployé tout seul ; mais le fait est trop singulier pour mériter créance, et c'est le sonneur qui m'a rapporté. La chose, c'était simplement qu'à cinq heures du matin les délégués allemands avaient signé le bon billet du maréchal de France, et capitulé.

Derechef, nos trois personnages en manteaux flottants se retrouvèrent devant la cathédrale. Le petit jour se levait : de toute évidence, ces hommes n'avaient point dormi de la nuit. Ils connaissaient, eux aussi, la nouvelle ; ils en tiraient, semblait-il, une assurance meilleure ; ils affirmaient leurs gestes, leurs paroles étaient perceptibles. Le plus vieux, qui portait une immense barbe, maugréait :

— Ce n'est point tolérable ; il faut qu'il disparaisse sur-le-champ ; nous ne pouvons supporter davantage pareille dérision ; le peuple, le peuple lui-même ne souffrira pas que cela continue. Qu'en pensez-vous, Isaac ?

— Je suis du même avis ; il est absolument nécessaire qu'il change de figure avant que le jour ne paraisse. J'ai quelque idée, ayant été moi-même opéré par Manassé, de l'art chirurgical ; je suis à votre disposition pour modifier au moins son visage.

Le troisième opina dans le même sens : — Ezéchiel a parlé d'or, comme lorsqu'il annonça la fin de la captivité du peuple juif. Je ne me lamenterais pas sans cesse ; je suis décidé, étant le plus jeune et le plus vigoureux de nous trois, à user, s'il y a lieu, de violence. Et il a beau s'être tiré une fois de la fosse aux lions...

Ceci s'accompagnait d'une menace dirigée toujours vers le côté droit du portail. Tu aurais pu remarquer alors, Guy, en regardant bien les pierres grises, que trois statues manquaient à la façade de la cathédrale ; et en fixant avec plus d'attention celle contre laquelle s'exerçaient les gestes des conspirateurs, tu aurais découvert ses traits, tout à fait semblables à ceux de l'empereur démissionnaire, envoyé par le "vieux bon Dieu" pour apprendre aux hommes à se tuer. Et, bien sûr, tu aurais montré ton petit poing, toi aussi, à cette pierre taillée dont le sommeil résistait à tant d'anathèmes.

Cependant, Jérémie, le dernier qui avait parlé, et dont les yeux étaient moins fatigués que ceux de ses compagnons, chuchota :

— Attention, il se révèle enfin : Daniel, en effet, s'agitait sur son socle ; il chercha ses compagnons, les découvrit sur le parvis et descendit les retrouver ; mais ils le tinrent à distance, et Ezéchiel, l'ancêtre, demanda :

— Tu connais la nouvelle ?

— Oui, je l'ai sue dans mon sommeil. Les trois prophètes se regardèrent ; mais ils n'avaient eu de telles révélations ; en vérité, Daniel était le plus grand d'entre eux. Mais Ezéchiel, comme il le devint, prononça l'arrêt :

— Tu es le plus jeune, Daniel ; certaines convenances t'échappent ; jamais tu n'aurais dû accepter de laisser produire ton effigie sous de tels traits. Isaac a des notions d'anatomie ; il va arranger cela ; Jérémie t'enseignera la patience et je veillerai à la sécurité de l'opération.

Or, comme Isaac s'approchait pour faire tomber au moins les moustaches, une sonnerie retentit, et ce fut, depuis ce moment, un passage ininterrompu de troupes, puis des fidèles venant rendre grâces, puis des manifestations diverses, enfin l'impossibilité pour les quatre prophètes de quitter leurs socles, même la nuit.

C'est pourquoi, Guy, les troupes françaises, entrant à Metz, défilèrent devant le kaiser en statue du prophète Daniel, et c'est pourquoi tu as pu voir, dans le Miroir, que cette statue portait au cou un écriteau : "Sic transit gloria mundi", observation fort ancienne sur le sort des grands de ce monde, leçon judicieuse pour ceux de l'autre qui se montrent trop complaisants pour les vivants.

Edouard SERPETTE.

LE "TIP" remplace le Beurre

Avis. Pellerin, 82, r. Rambuteau (248) h 1/2.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINLE PRÉSIDENT WILSON
EST ACCLAMÉ EN ANGLETERRE

Le président et Mme Wilson sont les hôtes du roi et de la reine au palais de Buckingham.

LONDRES, 26 décembre. — Le président Wilson a débarqué ce matin, à Douvres. Il a été salué par les navires de guerre passés.

Une adresse de bienvenue lui a été présentée par le maire. Répondant au maire, le président a dit, notamment :

— Je pense que, malgré toutes les terribles souffrances de cette guerre, nous comprendrons un jour, quand nous porterons nos regards en arrière, qu'elles ont valu la peine d'être endurées, non seulement en raison de la sécurité qu'elles apportent au monde contre une injuste agression, mais aussi en raison de la bonne entente qu'elles ont créée entre les grandes nations qui doivent agir de concert pour maintenir de façon permanente la Justice et le Droit.

Le président et sa suite prirent alors place dans le train royal, au milieu des acclamations répétées.

Le président Wilson et Mme Wilson sont arrivés à Charing Cross par train spécial à 14 h. 30. Ils ont été reçus par le roi, la reine, la princesse Mary, les chefs de l'armée, de la flotte, de l'aéronautique, M. Lloyd George, tous les ministres et les hommes d'Etat du Royaume-Uni.

Une compagnie des Scots Guards rendait les honneurs. La musique des grenadiers a joué l'hymne national américain.

Le roi, la reine et la princesse Mary ont salué très cordialement le président et Mme Wilson, qui ont été visiblement impressionnés par la magnifique réception qui leur était faite.

Le président, accompagné du roi et du duc de Connaught, a passé l'inspection de la garde d'honneur, tandis que la musique jouait l'hymne national américain.

M. Lloyd George et les autres hommes d'Etat lui ont été ensuite présentés.

Au moment où le président sortait de la gare, les canons de la Tour de Londres de Hyde-Park se firent entendre. Toutes les cloches sonnèrent, les musiques jouèrent, et des avions survolèrent la ville.

L'immense acclamation qui retentit quand le président est sorti de la gare s'est prolongée tout le long du parcours jusqu'au palais de Buckingham.

La colonie américaine s'était réunie, à l'entrée de Piccadilly, pour saluer à son passage le président Wilson. De toutes les fenêtres, et de tous les balcons, des officiers américains ont jeté sur le cortège une quantité extraordinaire de fleurs et de branches de laurier.

Le cortège a suivi un parcours de quatre kilomètres au milieu d'une double haie de soldats et d'une foule de Londoniens qu'on peut évaluer à deux millions de personnes. Jamais pareille réception n'avait été faite à un visiteur par la population de la Cité.

Devant le palais de Buckingham, où le président et Mme Wilson résident comme hôtes du roi, la foule immense remplissait le square en demi-cercle où se trouve la statue de la reine Victoria.

La, des manifestations frénétiques ont continué pendant une demi-heure jusqu'à ce que le président ait paru sur le balcon du palais, avec Mme Wilson, entre le roi et la reine. La reine a ce moment a offert au président un petit drapeau anglais que celui-ci a agité aux acclamations enthousiastes de la foule.

Une dernière et formidable ovation a accueilli le roi, la reine et M. Wilson au moment où ils ont franchi le seuil du palais.

Le président et Mme Wilson ont été alors salués par divers dignitaires des maisons du roi et de la reine, puis conduits à leurs appartements privés.

Un discours du pape sur la paix

ROME, 26 décembre. — Aujourd'hui, le pape a reçu dans la salle du Consistoire le Sacré Collège, qui lui a présenté ses souhaits de Noël. Vingt-trois cardinaux, de nombreux évêques et prélats étaient présents.

Le cardinal doyen Vanutelli a lu une adresse exprimant le vœu que les prières ordonnées par le pape éclairaient les délégués de la conférence de la Paix.

Le pape a répondu que c'est la première fois qu'il peut recevoir les souhaits de Noël avec joie, après la cessation des hostilités. Sa pensée va vers les grandes réunions des peuples convoquées pour assurer la paix du monde, et il souhaite que sur la conférence plane l'esprit dont il est le gardien ; il déclare que chaque jour il invoquera du Vatican sur le Congrès historique l'assistance céleste et les lumières de Dieu.

Une lettre de M. Wilson sur l'Alsace et la Lorraine

L'Union amicale de l'Alsace et de la Lorraine avait organisé, hier après-midi, une manifestation en l'honneur de la libération de l'Alsace et de la Lorraine. Elle se déroula avec grand éclat, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Le président Wilson avait envoyé une lettre dont voici un extrait :

J'étais un adolescent de quatorze ans lorsqu'elles furent arrachées à la France ; toujours, depuis lors, j'ai eu le sentiment qu'un jour elles pourraient être délivrées et rendues à leur patrie, et qu'elles le seraient. Je suis profondément reconnaissant au Tout-Puissant du rôle qu'il m'a permis de jouer dans leur délivrance.

Un brillant concert clôtura cette fête magnifique.

Sous-marins allemands internés à Cherbourg

CHERBOURG, 26 décembre. — Hier, cinq nouveaux sous-marins allemands sont entrés dans l'arsenal. Ce sont : l'U-C 104, l'U-C 103, l'U-B 24, l'U-B 419, l'U 94.

LA SITUATION RESTE
CONFUSE A BERLIN

Le calme est revenu grâce à un compromis, mais de nouvelles convulsions sont possibles.

L'échauffourée de Berlin s'est terminée par un compromis. Mais combien de temps durera l'apaisement que les commissaires du peuple ont obtenu au prix de concessions importantes aux éléments extrémistes ?

Les marins rebelles qui s'étaient emparés du palais de la Chancellerie, et qui avaient arrêté plusieurs membres du gouvernement, feront désormais partie de la garde gouvernementale avec les troupes fidèles à Ebert. On espère, sans doute, qu'ainsi encadrés ils cesseront d'être dangereux. L'expérience montrera si ce calcul est juste. Autrement ce serait le cas de demander : « Qui gardera les gardiens ? »

Les événements sanglants de lundi ont eu, en tout cas, pour résultat d'inquiéter un certain nombre de socialistes indépendants, qui se sont rapprochés des majoritaires par crainte de l'anarchie. Edouard Bernstein s'est réconcilié avec Ebert. Haase et Dittmann se solidarisaient également avec lui.

C'est le signe que l'énème a été beaucoup plus grave que le compte rendu publié par le gouvernement ne l'avait assuré d'abord. D'après des témoins sérieux, le nombre réel des victimes a bien été de quatre-vingts. Le Vorwärts, journal des majoritaires, a été assailli, et ses locaux furent occupés pendant quelques heures par les rebelles. Le comité exécutif de Berlin, qui prétend contrôler le pouvoir, relève la tête.

Ce sont autant de signes qui laissent penser que l'ère des troubles et des convulsions n'est pas close. D'ailleurs, le radio officiel d'hier sur la situation à Berlin est d'une réserve et d'une prudence significatives. — J. B.

La garde mise hors de combat
par les femmes

BALE, 26 décembre. — Dans la Gazette de Voss, le général Hoffmann, commandant de la garde, expose que, pendant le délai qu'il avait accordé aux matelots renfermés dans le château pour remettre Weis en liberté, les chefs révolutionnaires excitèrent la foule rassemblée aux alentours contre les soldats de la garde qui maintenaient l'ordre. Les manifestants, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de femmes et d'enfants, les attaquèrent et, finalement, la garde fut mise hors de combat parce qu'elle n'avait pas voulu faire feu sur des femmes et des enfants.

Pendant une accalmie du feu, le commandant de la garde s'est retiré avec ses hommes dans le bâtiment de l'Université, ce qui a permis d'éviter une plus grande effusion de sang.

Les dépôts démobilisateurs

Les dépôts démobilisateurs du G. M. P. sont, suivant l'arme et le domicile :

1° zouaves, à Saint-Denis ; 2° zouaves, à Rosny ; 3° bataillon de chasseurs à pied, à Vincennes ; 4° bataillon, au fort d'Ivry ; 5° bataillon, à Louviers ; 6° bataillon d'artillerie, à Vincennes ; 7° bataillon d'artillerie, à Versailles ; 8° bataillon de dragons, à Vincennes ; 9° bataillon de dragons, à Versailles ; 10° escadron du train, à Fontenoy ; 11° escadron du train, à Versailles ; 12° section de C. O. A., rue d'Est-Versailles ; 13° section de C. O. A., à Versailles ; 14° section d'infanterie, bastion 46 ; 15° section de S. E. M. R., à l'Ecole militaire ; 16° groupe d'aviation, à Saint-Cyr ; 17° génie, à Versailles ; 18° génie, à Versailles.

Les commandants d'armes, commandants de circonscription et brigades de gendarmerie sont en mesure d'indiquer, à chacun, le dépôt auquel il doit se présenter pour être démobilisé.

La caserne Duplexe ne s'occupe pas de démobilisation ; elle cessera, à très bref délai, de s'occuper des prisonniers de guerre rapatriés d'Allemagne, qui doivent se présenter uniquement à Satory, par une des gares de Versailles. Il n'est fait à Satory aucune opération de démobilisation.

EN TERRITOIRE OCCUPÉ

— Mais, ma chère enfant, tu ne peux sortir dans cette tenue démodée... Tu oublies qu'il y a des Français en ville !... (Extrait du "Simplicissimus", de Munich).

— Lire dans le JOURNAL DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES paru le 15 Décembre

L'Âme Américaine : La vieille terre des Peaux Rouges.

Conférence par M. JEAN RICHEPIN

L'Art du Chant.

Conférence par M. REYNALDO HAHN

Dix pages de musique accompagnant la conférence

Les Problèmes nationaux : l'Alsace-Lorraine.

Conférence par M. EDUARD HERRIOT

De nombreuses gravures illustrent ces textes.

Pour Noël

donnez un abonnement d'un an (24 N°s : France : 15 fr. - Etrang. : 20 fr.)

s'adresser 51, rue Saint-Georges, Paris

LA CHAMBRE DISCUTE
LA LOI SUR LES PENSIONS

Le taux d'invalidité totale est fixé à 2.400 francs : la charge annuelle sera de 2 milliards 331 millions.

La Chambre a poursuivi hier la discussion des pensions.

A l'article 7, elle a voté une disposition supplémentaire portant que tout bénéficiaire d'une pension temporaire chez qui se sera produite une aggravation de son état de santé pourra adresser une demande de révision, sur laquelle il devra être statué dans les deux mois.

M. Lugol, rapporteur, a précisé que le fait pour un homme blessé aux armées d'avoir été versé dans le service auxiliaire ne saurait lui fermer le droit à pension.

Un important débat s'est engagé, l'après-midi, sur l'article premier, qui avait été réservé.

Le texte de la commission dit que la République proclame et détermine, dans les conditions fixées par la loi, le droit à la réparation due ; M. Pierre Rameil a demandé la suppression des mots « détermine dans les conditions fixées par la présente loi, etc... », en vue de réserver l'avenir ; M. Albert Thomas a proposé d'écarter « détermine, d'après le coût minimum de l'existence, suivant les tarifs fixés par la présente loi, etc... »

M. Klotz, ministre des Finances, a affirmé le devoir du gouvernement de mesurer la libéralité sur les disponibilités limitées des finances publiques et sur les droits étendus des mutilés, et convié la Chambre à ne pas proclamer un principe qu'on ne pourrait respecter par la suite.

Souvent, a-t-il dit, on a jeté dans le débat l'idée de pensions élevées à payer par l'ennemi. Cette revendication, de la part de la France, est parfaitement légitime. Mais ce n'est pas de l'Allemagne que le mutilé doit recevoir une pension, c'est de la France. C'est la France qui lui doit, et qui la lui devait en tout état de cause.

Le ministre des Finances a fait allusion aux charges formidables que la France allait avoir à supporter, rappelant que nous ne touchons l'indemnité de l'ennemi qu'après la paix. Il a déclaré accepter le chiffre de 2.400 francs pour l'incapacité totale, indiquant qu'avec ce chiffre et les propositions actuelles de la commission le projet représenterait une charge annuelle de 2 milliards 331 millions.

M. Klotz a demandé à la Chambre de ne pas dépasser les limites posées par la commission, d'accord avec le gouvernement.

Enfin, M. Abram, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, a fait connaître qu'au 1^{er} novembre 1918 nos pertes en disparus, tués ou prisonniers étaient les suivantes :

Décédés : 31.300 officiers et 1.010.000 hommes de troupe ;

Disparus : 3.000 officiers et 311.000 hommes ;

Prisonniers : 8.300 officiers et 438.000 hommes.

A la même date, on comptait 76.000 pensionnés ; 113.000 réformés n° 1 ; 374.000 réformés n° 2 et 131.000 réformés temporaires.

Tels sont les chiffres communiqués par l'état-major.

M. Bouffandeau, rapporteur de la commission du budget, a émis l'avis que, pour les morts et les disparus, il fallait envisager environ 1.500.000 ouvertures de pensions.

Statuant d'abord sur l'invalidité totale, la Chambre a voté, à l'unanimité, le chiffre de 2.400 francs. Conformément à un amendement de M. Rameil, elle a adopté un barème fixant le taux des pensions d'invalidité de 240 francs (10 0/0) à 2.400 francs (100 0/0) suivant une progression de 120 francs pour 5 0/0 d'invalidité.

La Chambre a renvoyé, d'autre part, après le vote des douzièmes provisoires, la discussion d'une interpellation de M. Barthe sur « les faits révélés au cours des débats de l'affaire des métaux ». Elle a voté, en outre, les crédits nécessaires à l'allocation d'une indemnité du temps de guerre aux officiers et sous-officiers à solde mensuelle et le projet déterminant les mois et moyens d'exécution de la loi du 9 avril 1918 et l'ouverture des crédits pour le versement du pécule de 1.000 francs aux familles des soldats morts pour la patrie.

— LÉOPOLD BLOND.

La reconstitution
des régions dévastées

M. Loucheur, ministre de la Reconstitution industrielle, est rentré hier matin à Paris, venant de Bruxelles, où il a eu des entrevues avec les ministres belges intéressés en vue d'arrêter une action commune pour la réfection et la remise en marche des usines des régions du Nord et de l'Est voisines de la frontière. Les mesures utiles ont immédiatement été décidées en complet accord.

M. Loucheur a ensuite visité les principaux centres industriels de la région de Maubeuge. Il a réuni mercredi, à la mairie de cette ville, les industriels sinistrés et leur a fourni toutes les explications utiles sur l'aide que leur apporterait l'Etat après que les communications par voie ferrée auront pu être rétablies et fonctionneront normalement.

NOUVELLES BRÈVES

— L'administration des postes assure l'acheminement des correspondances à destination du grand-duché de Luxembourg.

— La Compagnie des agents de change de Paris vient de faire remettre à M. le préfet de la Seine une somme de 20.000 francs, pour être répartie entre les pauvres des vingt arrondissements de Paris.

— Un train spécial Paris-Nord-Bruxelles quittera Paris aujourd'hui, à 19 heures.

— La commission de l'armée a adopté, hier, la proposition suivante : « La Chambre invite le gouvernement à mettre immédiatement en congé renouvelable les maires, les adjoints faisant fonctions de maire, et les secrétaires de mairie actuellement mobilisés. »

— Au nom de la commission de l'armée, M. Henry Paté a déposé un rapport concluant à la création d'une médaille commémorative internationale de la guerre.

LA MODE

LES BRODERIES DE PERLES

Il n'y a pas de robes, cette année, qui ne soient garnies de broderie. Cette broderie est aussi bien en perles, en laine, en fourrure, en plume qu'en fil de métal. Une des plus jolies est, certes, la broderie de petites perles d'acier ou de jais cousues en serré régulier ; cette broderie s'emploie à la fois sur les tissus épais, satins ou velours, et sur les tissus légers, crêpes, Georgette ou mousselines de soie.

La robe reproduite ici, et croquée sur la scène de l'Athènes, est faite d'un fourreau de satin gris « nuage » sur lequel badine une tunique de crêpe Georgette du même ton.

Cette tunique est cernée dans le bas par une bande perlée d'acier et d'argent simulant un large galon, mais exécutée à même le tissu ; des carrés de broderie remontent aussi sur les côtés de la tunique.

Le corsage est en satin gris, ouvert sur une blouse de crêpe Georgette dont le devant, perlé, forme un gilet plat. Des grandes emmanchures carrées du blouson de satin s'échappent des manches mi-longues, droites et roulées du bas. On rencontre ce genre de manches sur beaucoup de robes, cette saison. Elles sont en crêpe Georgette et perlées en deux bandes régulières qui cernent le bras ; la ceinture, nouée, est en satin. Le mélange de deux tissus, un léger et un plus épais, exactement de la même teinte, est toujours particulièrement heureux.

Avec la mode des tuniques, si généralisée cet hiver, aussi bien pour les robes du jour que du soir, ces mélanges sont très pratiques, car ils permettent d'avoir deux ou trois tuniques pour la même jupe. Beaucoup de femmes ont, par exemple, une jupe de djersador, de velours, de satin ou de crêpe de Chine noir sur laquelle elles peuvent porter aussi bien une tunique de mousseline de soie noire qu'une tunique d'or ou de teinte un peu vive.

JEANNE FARMANT.

Robe de satin et crêpe Georgette perlé

MARTIAL ET ARMAND

Savonnerie MICHAUD PARIS

Vous voulez avoir la main douce et blanche ?

LE SAVON ONCTUOSIS

TRES PRATIQUE POUR LE BAIN AFFINE ET EMBELLIT LA PEAU

En vente partout

PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de R., répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Mme G... — Je crois que le certificat d'études est obligatoire. Il faut adresser une lettre de demande au directeur du magasin, en lui envoyant vos références. Si le maire ou le curé de votre arrondissement peuvent vous recommander, ça n'en ira que mieux. Bonne chance.

Linon. — Comme étrennes, offrez un flacon de Gams, le délicieux parfum de Hambaud, 8, rue Saint-Florentin, Paris. Le flacon, 18 fr. ; demi-flacon, 9 fr.

Bassinat. — Les lavages fréquents séchent le cheveu et le rendent plus cassant. Ce sont les cheveux gras surtout qu'il faut laver ; si ce n'est pas votre cas, un lavage mensuel suffit largement.

Philo. — Brossez vos mains tous les jours avec une brosse un peu dure. Ne les lavez jamais à l'eau froide.

Mado. — Employez la crème de Mme Rambaud, qui améliore le teint, efface les rides et ne ressort pas. Le pot, 5 fr. ; demi, 3 fr. Port, 50 centimes. Rue Saint-Florentin, 8, Paris.

Mme Dunay. — Ce n'est pas notre faute si les produits que vous désirez ne se trouvent pas dans les magasins. En particulier, la crème que vous réclamez. Elle se fabrique à Lyon, et le voyage de Lyon à Paris est très long, en ce moment, par chemin de fer.

Bourse de Paris, 26 décembre 1918

| | | | | | | |
|----------------------|--------|--------|-------|-------------------|---------|-----------|
| 4 0/0 libéré | 88 20 | 88 25 | — | 1893 | 209 | 212 |
| 4 0/0 libéré | 71 05 | 71 05 | — | 1894 | 355 | 357 |
| 3 0/0 libéré | 71 50 | 72 .. | — | 1895 | 355 | 357 |
| 3 1/2 libéré | 91 55 | 91 55 | 1 1/2 | 1897 A. L. | 227 | 226 75 |
| 3 1/2 | 90 .. | 89 75 | — | — | 1290 | 1280 |
| Tunisie 1892 | 320 50 | 320 .. | — | Cal. | 915 | 915 |
| Afrique Occidentale | 340 .. | 350 .. | — | Lyonn. | 914 | 915 |
| 1893 | 32 .. | 35 .. | — | — | 914 | 915 |
| 1892 | 383 .. | 386 50 | — | Lyonn. | 700 | 695 |
| 1893 | 283 50 | 287 50 | — | Orléans | 1065 | 1 060 |
| 1894 | 325 .. | 327 .. | — | Saragossa | 396 | 400 |
| 1895 | 325 .. | 327 .. | — | Basque | 90 | 90 |
| VILLE DE PARIS 3 1/2 | 232 | 230 75 | — | de l'Est | 1790 | 1775 |
| 1897 3 1/2 | 431 75 | 210 95 | — | — | 530 | 5340 |
| 1897 3 1/2 | 243 75 | 192 50 | — | Strasbourg | 266 | 271 |
| 1898 3 1/2 | 48 30 | 49 75 | — | Sauvignac | 405 | 975 |
| 1899 3 1/2 | 48 30 | 41 75 | — | Mars | 475 | 493 50 |
| 1899 3 1/2 | 42 50 | 44 40 | — | MARCHÉ EN BANQUE | | |
| 1899 3 1/2 | 38 .. | 39 .. | — | ACTIONS | | |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Alz. | 415 | 415 |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Aut. | 420 | 415 |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Baris | 442 | 440 |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 412 | 410 |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Genève | 412 | 410 |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Madrid | 52 | 41 |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | — | 52 | 41 |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | COURS DES CHANGES | | |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 25 95 | a 26 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Paris | 108 | a 110 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Ville | 231 1/2 | a 235 1/2 |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 40 | 93 90 | — | Brux. | 54 1/2 | a 54 .. |
| 1899 3 1/2 | 98 4 | | | | | |

